

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

La belle histoire du Prince Maurice
et de ses gens d'armes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 22, p. 207-210

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La belle histoire du Prince Maurice et de ses gens d'armes ⁽¹⁾

Vers l'an 1003, la guerre ayant éclaté entre Othon, duc d'Allémanie et Maximien, roi idolâtre de Constantinople, ce dernier prince, avec un armée de cent mille hommes aborde en Gaule, qu'il traverse à la course, et brise la force de son ennemi en pleine Forêt-Noire. Sur le chemin du retour, il maintenait à peine ses troupes que le butin, la bonne chère, les captives énervaient. Les archers Scythes, qui se crèvent un œil pour mieux tirer, les Mongols, sans nez, sans oreilles, habiles au javelot, les cavaliers Numides dont les montures portent des grappes de têtes sanglantes, se signalaient par toutes sortes d'exactions. A Vevey, Maximien apprit que la ville d'Agaune lui fermait ses portes et que les moines du St-Bernard fortifiaient le passage. Ce roi menteur et mécréant leur dépêcha sa légion de Thèbes sous la conduite du prince Maurice. L'avant-garde soumit rapidement Yvorne, Aigle et Villeneuve, et sans perte d'hommes, vint camper sous les murs d'Agaune, dans les bois de châtaigniers qui l'ombragent.

Deux heures sonnaient à l'église de St-Sigismond, lorsque Maurice reçut un message :

« Maximien, prêtre de Moloch, Baal et Héliogabale, ordonne pour le succès des armes d'immoler à ces dieux quatre génisses tachetées et deux moutons. Tout homme rebelle sera puni de mort très cruelle ». Le prince Maurice, converti à la foi chétienne avec tous ses gens

(1) Cette histoire de S. Maurice se trouve en résumé dans un manuscrit de la Légende dorée, N° 1562, Lq. 22. Berlin.

par des missionnaires irlandais, répondit : « A Dieu ne plaise que je renonce à mon Seigneur du ciel. Vous pouvez commander aux corps, mais nos âmes repoussent, en obéissance, toujours, et fidélité, votre ordre barbare. »

Les Cordeliers, les Pères Capucins, les Carmes déchaussés, appelés en hâte, préparaient à la mort les soldats de Thèbes, sous la jaune lumière de septembre que filtraient le feuillage. Jamais on ne vit pareil entrain. Les braves gens d'Agaune venus en troupe avec des paniers de raisin et d'abricots recevaient plus de consolations qu'ils n'en donnaient. Avec des larmes, ils baisaient comme des reliques les scapulaires, les chapelets, les sacrécœurs et autres objets de piété. Vers cinq heures, le guet du château qui défend le pont sonna du cor. Les habitants rentrent en leur ville ; on baisse la herse, on ferme les portes et le Prince Maurice se replie sur le torrent du Mauvoisin, dans les vignes et les bois de pins qui le bordent. Sur les remparts, mêlés à la garnison, les bourgeois, leurs femmes et leurs enfants vont et viennent. Un cri signale des premiers détachements des païens. Très loin, dans le brouillard, un noir bataillon s'avance. Les piques, les étendards sont une forêt en mouvement. A leur tête, Maximien, couvert d'une peau de léopard, caracole. Avant toute chose, ce méchant roi veut punir les rebelles. Il engage ses hommes dans le sentier qui longe le rocher. Toute la ville s'était portée sur les tours qui regardent Vérolliez, afin d'assister au martyre. Le Président, le grand et le petit Conseil, les nobles et les roturiers poussaient des gémissements à fendre l'âme. Les Thébains, autour de leur chef, attendent les bourreaux qui fondent sur eux. Nulle résistance. Le Mauvoisin déjà roulait des flots de sang et le Rhône s'empourprait. Sur le clocher de l'Abbaye, les chanoines en camail écarlate, leur Abbé étant crossé et mitré, chantaient, tournés vers les martyrs, des hymnes de circonstance.

Lorsqu'on en vint à Maurice, ils entonnèrent le *Te*

Deum. Un vilain mercenaire gaulois dont on voyait le glaive à deux tranchants, renversa brutalement le Prince et lui trancha la tête qui roula dans le lit du torrent. Maximien parcourut le charnier, mécontent, vaincu, car l'amour est plus fort que la mort. Mais soit qu'un message secret l'eût averti que les Haut-Valaisans lui dressaient des embûches, soit qu'il fut pressé par ses devins de quitter au plus vite ce pays redoutable, il rassembla ses hommes, épargna la ville d'Agaune et s'enfuit par Monthey, St-Gingolph et la Savoie. On apprit qu'il était mort à quelque temps de là, d'une maladie étrange.

Dès que le dernier Romain disparut, car on était prudent, on réunit une commission composée de l'Abbé des chanoines, du président de ville et de quatre bourgeois, insignes par leur science et leur vertu. Le crieur parcourut les rues ; des drapeaux, des guirlandes ornèrent les façades, toutes les cloches sonnèrent. La croix du Chapitre en tête, que suivaient le curé, les chanoines, les capucins, les conseils, les bourgeois et le menu peuple d'Agaune se dirigea vers les champs de Vérollez, mot celtique qui signifiait « pré fleuri » et depuis « Vrai Lieu ». Une multitude de prêtres en dalmatique portaient les châsses d'argent qu'à ces époques troublées on gardait en prévision de quelque martyr.

Les pèlerins s'agenouillèrent sur les bords du torrent, tandis que l'Abbé et son Prieur, avec des linges fins, recueillaient le sang et les membres des soldats. On mit les corps des officiers à part, mais quelque recherche que l'on fit, on ne put retrouver la tête du Prince Maurice, ce que tout le monde déplora.

Or, durant le massacre et les pieuses funérailles, Catherine Aymon, ou la Catherine, comme on l'appelait, dont la maison se voit encore, adossée au verger des Pères Capucins, faisait la grande lessive d'automne. Ses draps claquaient au soleil comme des bannières. Penchée sur la digue du Rhône, elle tirait sa dernière

provision d'eau : le seau contenait une tête. Elle s'empressa, sans la regarder, de la jeter au plus fort du courant. Par trois fois, elle dut se débarrasser de ce chef qui s'obstinait. A la longue, prise d'une curiosité qu'on s'explique, elle le saisit par les cheveux. Trois cercles de flammes douces lui faisaient un nimbe, les yeux étaient clos, la barbiche brune à deux touffes, le teint légèrement bistré, mais ce visage brillait de tout l'éclat d'une jeunesse en marche vers la lumière, le triomphe et l'amour. La Catherine se disait : « Quel est celui-ci ? » La bouche à demi fermée répondit : « Je suis le Prince Maurice ! Va au devant de mon corps. » Stupéfaite, la bonne femme se signe, met la tête dans son tablier et part en courant trouver le Père Alexis, son confesseur. Dans la grand' rue, elle voit les drapeaux, le cortège immense, elle entend des trompettes, des tambours et des fifres. On la bouscule, parce qu'en ce jour de fête, elle paraît en habits de semaine ; elle se fraie un passage, malgré les coudes, les injures et les quolibets. Près de la châsse qui contient les restes du Prince Maurice, la voix étrange reprend : « Montre-moi, voici mon corps ! »

D'un geste héroïque, inspirée d'ailleurs, elle lève la tête au-dessus de la foule et crie : « Voici le chef de Maurice ! » On l'entoure, on la presse de questions, on manque de l'étouffer, on veut la porter en triomphe. Elle remet sa précieuse trouvaille à l'Abbé des chanoines et se perd dans la foule.

Oubliée, déjà, derrière un pilier, elle vint aux offices auxquels assista toute la chrétienté, mais le tablier qu'elle conserva, répandit longtemps une pénétrante odeur de violette, et vingt ans après sa mort, la population reconnaissante fit placer sur la porte de sa maison une plaque commémorative très louangeuse, qui malheureusement a disparu de nos jours.

Sylvain BRIOLLET.